

AVANT-PROPOS

Dans les paragraphes d'introduction des pages qui suivent, le Dr. Lydwine Van Kersbergen nous donne une idée de l'ampleur de la bibliographie toujours croissante relative à la femme et à son rôle dans la société. Tout aussi volumineuse est la littérature, périodique ou autre, qui a trait à la physiologie, à la psychologie et à la sociologie de la femme. De fait les ouvrages qui s'occupent des problèmes féminins sont si nombreux, et, dans bien des cas, d'une valeur si incontestable, qu'on est amené à se demander : à quoi bon un autre livre ? Quel aspect spécifiquement différent de cette question est-il mis en lumière dans ce livre si succinct mais d'une portée si considérable.

La réponse est simple. Le Dr. Van Kersbergen, lorsqu'elle s'efforce de donner une idée claire de ce que sont la vocation et la destinée de la femme, nous fait entrer, moins dans la sociologie ou dans la psychologie que dans la théologie de la femme. Elle nous fournit là ample matière à réflexion quant au rôle de la femme, et des principes pleins de sagesse destinés à guider les femmes qui cherchent à se comprendre elles-mêmes, à se situer dans le monde qui les entoure. Bien plus, et cela nous paraît encore plus important, elle donne à son lecteur ce que les auteurs spirituels appelleraient des "points de méditation", car nous sommes ici en présence d'une méditation solide et pleine de finesse sur la vocation essentielle et permanente de la femme dans le plan de Dieu lui-même et dans le monde qu'il a créé.

On dit parfois que tous les problèmes humains se ramènent en fin de compte à la théologie. Cette affirmation ne se vérifie pas seulement dans un contexte spirituel et chrétien ; elle est vraie aussi -- et cela semble devenir chaque jour plus évident -- dans les domaines de la sociologie et de la santé, et même de cette chose fuyante et fragile que nous appelons le bonheur. Il ne suffit pas que Dieu soit dans son Ciel pour que le monde aille bien. Il faut que toutes les choses dont il est l'auteur soient à leur vraie place par rapport à Lui, et les unes par rapport aux autres, conformément à son plan créateur, avant qu'elles puissent être vraiment elles-mêmes, et par conséquent atteindre le degré de perfection voulu par Lui, et qu'elles mêmes, -- lorsqu'il s'agit d'êtres intelligents -- désirent atteindre. Notre paix n'est nulle part ailleurs que dans sa volonté. De même que c'est dans sa volonté que résident toutes nos autres perfections.

C'est pourquoi les questions nombreuses et complexes qui se rapportent à la destinée de la femme, au travail qui est le sien, à ce qui fait sa vraie valeur, ne sauraient recevoir de réponse acceptable tant que l'on n'a pas étudié leur fondement et leurs implications théologiques. Ce n'est pas uniquement un facteur d'ordre psychologique, ni, de toute évidence, une simple fonction sociologique, qui expliquent la nature et le rôle distinctifs de la femme ; c'est une



intention du Créateur lui-même qui donne à la femme toutes différences physiologiques, psychologiques et même spirituelles qui la spécifient en tant que créature femelle. La boutade selon laquelle "une femme est quelque chose d'autre qu'un Homme-femelle" comporte un principe théologique exact aussi bien qu'une alliance de termes piquante. "Il les créa mâle et femelle"; la recherche du rôle de la femme est une recherche théologique. S'il est vrai qu'il est impossible de parler du rôle de la femme dans une civilisation quelconque sans référence à l'homme, il est une vérité encore plus fondamentale, c'est qu'il est totalement impossible d'en parler autrement qu'en référence à Dieu lui-même et à son plan créateur.

C'est là que réside l'excellence exceptionnelle de l'exposé du Dr. Van Kersbergen. Il est "populaire" au sens le plus désirable du terme. Il est d'une lecture très accessible; certains passages sont de la pure poésie, tant par leur contenu que par leur beauté. Il est savant, intellectuel même. Mais par-dessus tout il est ce dont le besoin se fait le plus sentir : une analyse théologiquement valable de ce que Dieu avait à l'esprit, pour ainsi dire, lorsqu'il créa la femme.

Il serait probablement inexact de dire que seule une femme pouvait écrire ces pages. Dans la mesure où elles reflètent une saine philosophie et une réflexion théologique exacte, elles peuvent se mesurer avec ce qu'on dit ou écrit les prêtres et les laïcs qui ont scruté et appliqué les enseignements lumineux donnés par le Saint Père présentement régnant dans un discours du début de son pontificat, sur la vocation de la femme moderne. Mais il est exact de dire que seule une femme pouvait sentir aussi profondément et embrasser d'une manière aussi pénétrante les implications éternelles de la vocation de la femme que l'a fait le Dr. van Kersbergen, et dont elle nous donne ici l'exposé. En fait on doit reconnaître que seule une femme enrichie par une expérience apostolique aussi bien que féminine exceptionnelle - ce qui est le privilège de l'auteur de cette étude si profondément pensée - pouvait allier d'une manière aussi pertinente la sagesse née de la grâce avec la connaissance née d'une expérience longuement mûrie.

Très Rév. John J. WRIGHT,
Docteur en Théologie
Evêque de Worcester



RECHERCHE DU ROLE DE LA FEMME

On ne cesse de discuter avec le plus grand acharnement actuellement en Amérique au sujet de la femme et de son rôle dans la société. Les presses déversent un flot ininterrompu de livres d'articles ... "La Supériorité naturelle des Femmes" - "Les Femmes d'aujourd'hui" - "Comment élever nos filles" - "De la culture universitaire à la frivolité" - "Les multiples manières de vivre de la Femme moderne" - "La Femme moderne ou le sexe perdu" - "Mâle et Femelle" - "La révolte des Femmes d'Amérique" - "La Célibataire" - "Le deuxième Sexe" etc ... La question est incontestablement cruciale car le rôle de la femme est au coeur même de la vie, et la position de la femme par rapport à l'homme est l'une des polarités fondamentales sous-jacentes à toute société, à toute culture humaine.

Et la discussion ne se situe pas seulement sur un plan théorique; en réalité si elle provoque des réactions aussi vives, c'est parce qu'elle est intimement liée à la vie quotidienne. Le problème, sous son angle pratique, se pose d'une manière particulièrement brûlante pour la jeune fille placée en face des décisions dont son avenir va dépendre. Pour elle les discussions habituelles se présentent sous la forme de questions personnelles, d'un intérêt immédiat : Où se trouve mon bonheur ? - Dois-je me préparer au mariage ou à une profession ? - Que dois-je étudier ? - Dois-je me préoccuper, avant tout, d'obtenir des diplômes, ou bien de m'assurer des succès mondains, des rendez-vous à longueur d'année ? - Quel est le genre de travail qui permettra le mieux à mes talents et à ma personnalité de s'épanouir ? - Est-ce que le mariage et la fondation d'un foyer réussiront vraiment à me satisfaire et à maintenir en éveil ma curiosité intellectuelle ? - Faudra-t-il continuer à travailler une fois mariée ? Quand arriveront les enfants ? - Dans quel genre de vie parviendrai-je le mieux à m'accomplir ?

Dans le concert tumultueux de voix divergentes qui se piquent de conseiller les femmes d'aujourd'hui et de former les femmes de demain, on peut distinguer deux dominantes : les courant féministe avec son mot d'ordre : "Soyez libres" et la réaction actuelle contre le féminisme avec sa devise : "Soyez vraiment femmes".

Le courant féministe - maintenant qu'ont été atteints les objectifs de la première heure : égalité devant la loi, parité d'instruction, libre accession aux affaires et aux professions libérales - poursuit sa marche en creusant un sillon de plus en plus profond. De doctes sociologues, au nom de la liberté, s'évertuent à trouver de nouveaux moyens pour libérer les femmes des chaînes de la maternité. "Intensifions la limitation des naissances, en la perfectionnant - des anesthésiants plus puissants pour des accouchements sans douleur - des mélanges dosés et préparés à l'avance pour l'alimentation des bébés - créons des organisations communautaires qui se chargeront de toutes les corvées domestiques : lavage des langes, pouponnières, cliniques, cuisines communes fournissant des repas tout préparés, services spéciaux pour le nettoyage des maisons". (Cf. "WOMEN", "SOCIETY AND SEX", édités par Johnson E. Fairchild, N.Y. 1952 ; "WOMEN TO-DAY", : Les Femmes d'aujourd'hui, leurs conflits, leurs déceptions, leurs moyens de se réaliser, édité par Elizabeth Bragdon, N.Y. 1953 ; "Les multiples modalités de vie de la femme moderne" guide du bonheur dans son rôle complexe", par Sidonie M. Gruenberg et Hilda S. Krech, N.Y. 1952 ; "Pourquoi les femmes pleurent-elles" par Elisabeth Hawes, N.Y. 1947 ; "Un homme intelligent montre la voie aux femmes", par Jane Whitbread et Viviane Calden, N.Y. 1951 ; "Les Femmes dans le monde moderne", leur instruction, leurs dilemmes" par Mirra Komarovsky, N.Y. 1953)



Les psychologues soulignent que, dans bien des cas, les mères sont mieux à même de répondre aux besoins émotionnels de leurs enfants si elles travaillent tous les jours hors du foyer. (Irène M. Josselyn et Ruth S. Goldman : "Faut-il que les mères travaillent?" dans la REVUE DU SERVICE SOCIAL, Mars 1949). Affirmant de manière péremptoire qu'il n'est pas bon que les femmes qui ont une culture universitaire passent de longues heures d'affilée en la seule compagnie d'enfants en bas âge, ces spécialistes en psychologie infantile préconisent une extension des écoles maternelles pour les enfants de 2 à 6 ans. Il semble donc que la présence de ces enfants en bas âge n'ait aucun effet nocif sur les femmes de culture universitaire, à condition qu'elles s'occupent d'eux en tant qu'institutrices salariées et non en tant que mères de familles ...

Dans une optique légèrement différente, l'Agence Féminine des Etats-Unis insiste pour qu'on multiplie les crèches pour les bébés des femmes qui travaillent, afin que ces travailleuses ne soient pas handicapées dans leur recherche d'un emploi, mais puissent être "libérées" pour rallier "l'armée du travail". (Le "Bulletin" de l'Agence Féminine No. 246; "Les mères qui travaillent et la garde de leurs enfants" pp. 1-5). On ne peut s'empêcher de penser au bébé de la "Chanson pour une Crèche" de G. K. Chesterton (mêmes choisis, p. 94,

"Maman trouve son bonheur à tourner une manivelle pour gonfler le compte en banque d'un certain gros monsieur. Et moi, ça me fait un réel plaisir que maman soit délivrée de cette sinistre corvée : s'occuper de moi !"

Chacune des revues féminines joue sa variation sur le thème de la liberté. S'adressant à la femme qui a l'intention de faire une carrière dans les affaires elles lui donnent des conseils judicieux pour "arriver" dans sa profession et jouir des avantages acquis. "Jouez des coudes pour avancer, en conservant votre calme, mais sans vous laisser faire; soyez ambitieuse; de l'énergie dans votre travail; surmontez les réactions émotionnelles et personnelles en face des problèmes qui se présentent. Si vous savez vous y prendre intelligemment vous pouvez vous assurer un avenir financier égal à celui de bien des hommes". Et lorsqu'elle a atteint l'apogée de sa carrière et qu'elle "a la chance de ne pas s'être mariée", on l'encourage à adopter un genre de vie où elle soit uniquement préoccupée d'elle-même et où il lui soit loisible de se passer toutes ses fantaisies. On lui affirme que "jamais, à aucune époque, la femme célibataire n'a joui d'une pareille liberté". "Célibataire, elle peut mener sa vie à son propre gré, ce que bien peu de femmes, même dans le cas d'un mariage heureux, ont l'espoir de jamais pouvoir faire". (Cf. les revues telles que "Fascination - "Mademoiselle" - "Charme" - "Dix-Sept ans" ,

L'expression la plus audacieuse du concept féministe de liberté sous-jacent à ces diverses exhortations, c'est Simone de Beauvoir qui l'a formulée dans "Le Deuxième Sexe", ouvrage qui a été traduit dans de nombreuses langues et a connu un immense succès de librairie. Tout au long de l'Histoire, souligne Mlle de Beauvoir, la femme a été asservie par l'homme qui se considère comme le "soi", l'être libre, indépendant, pleinement humain. Selon sa thèse, l'homme a condamné la femme à la condition humiliante de "l'autre", "le deuxième sexe", l'objet de son désir, sans plus. Pour réaliser pleinement sa condition humaine, la femme doit affirmer son "moi" en tant qu'être indépendant, en se situant sur un plan identique à celui de l'homme, non seulement dans ses activités extérieures, mais psychologiquement, revendiquant le droit à l'homosexualité, prenant l'initiative dans l'amour hétérosexuel, comme dans toutes les autres démarches de la vie. Lorsqu'elle aura réussi à affirmer pleinement son "moi" elle produira des poètes, des écrivains, des penseurs ... Dieu sait quelles autres manifestations sublimes du génie créateur de la femme !



Une double rancœur se fait jour à travers ce raisonnement : une aversion misogyne bien ancrée pour tout ce qui a trait au rôle spécifique de la femme dans l'amour et la maternité, que Mlle de Beauvoir nomme "des particularités qui, à l'avenir, se laisseront réduire", - et une conviction non moins enracinée que les réalisations qualifiées de "masculines" sont les seules qui soient réellement valables. Comme tant d'affirmations encore plus naïves de la thèse féministe, ce raisonnement identifie l'humain avec le masculin : la femme croit libérer son "moi" en sacrifiant sa féminité et en calquant l'homme dans toute la mesure du possible. Envisager les choses de la sorte, c'est ne pas se faire de la femme une idée positive, ne pas reconnaître que les femmes ont des dons, des qualités, différents de ceux des hommes, mais également représentatifs de l'humanité, et également valables.

Fort heureusement, une réaction contre l'idéal masculinisé des féministes s'affirme de plus en plus : un autre courant de pensée s'accentue et de différents côtés se fait entendre un nouveau cri de guerre. "Restez vous-mêmes" ; "soyez authentiquement femmes". Les psychanalystes ont été peut-être les plus insistants dans l'expression de ce nouveau thème. Ils décèlent ce qu'il y a de ressentiment latent dans le féminisme et le mettent au compte de la révolte contre l'emprise masculine. Des écrivains tels que le Dr. Hélène Deutsch ("La psychologie féminine" I, pp. 209, 216, 217), d'une manière savante, et le Dr. Marnya Farnham en un style populaire des plus savoureux, nous avertissent que les femmes modernes deviennent la proie de graves névroses du fait de leur rupture avec la maternité. Ces auteurs proposent à notre admiration la femme "féminine", avec sa vie sentimentale profonde, sa merveilleuse capacité d'aimer d'amour vrai, son appréhension instinctive du vrai et du faux. Elles réhabilitent la mère "qui s'accepte pleinement en tant que femme et considère le fait d'avoir des enfants comme la chose la plus naturelle qui puisse lui arriver" (Farnham et Lundberg "La Femme moderne", ou le Sexe perdu p. 319, Le Dr. Farnham souligne fortement le fait que "la femme bien équilibrée trouve la satisfaction la plus profonde de son être dans ses activités nourricières" (ibid. p.366).

Anthropologues et ethnologues appuient ces conseils insistants pour amener la femme moderne à remplir sa fonction biologique. Ils décrivent les sociétés primitives où il n'existe aucune hostilité entre les sexes, où les femmes trouvent leur épanouissement à mettre des enfants au monde et à les élever, où on ignore "le problème de la femme".

Des éducateurs, tels que Mr. Lynn White (L'éducation de nos filles" 1950, Président du Mills College, se demandent si l'éducation moderne n'est pas pour une bonne part responsable du fait que les femmes restent inadaptées à la vie, et ils soulignent l'anomalie qu'il y a à former des jeunes filles en vue de la liberté, de la concurrence, d'une rétribution en espèces, et d'espérer qu'ensuite elles réussiront dans la vie conjugale et la fondation d'un foyer. Miss Althea K. Hottel, Doyenne de la Section féminine de l'Université de Pennsylvanie, réclame une éducation orientée vers la maternité. "Il est incontestable qu'une jeune fille a besoin d'une orientation spirituelle qui la prépare à ce rôle, d'une philosophie qui ne déprécie pas son foyer mais en fasse le lieu où elle donnera le meilleur d'elle-même.

Ce courant de pensée, avec sa consigne : "Soyez authentiquement femmes" a suscité un immense intérêt, car la pensée moderne profane a été à un tel point dominée par une idéologie féministe que tout accent mis sur les qualités inhérentes à la femme et à un rôle qui serait spécifiquement le sien, fait véritablement figure



de nouveauté. D'autres symptômes sont révélateurs d'une recherche de plus en plus poussée vers une conception positive de la femme. Les femmes elles-mêmes sont de plus en plus déçues par l'idéal masculin qu'on leur avait proposé : elles prennent une conscience plus vive que l'émancipation, pour une raison ou pour une autre, a été incapable de leur procurer le bonheur qu'elle leur promettait. L'agitation, l'insatisfaction qu'elles connaissent dans les métiers où le travail est mécanisé, l'épuisement dû à la lutte incessante pour le succès lorsqu'elles sont dans le monde des affaires où s'exerce une concurrence acharnée, tout cela fait qu'elles commencent à se demander si, tout compte fait, on leur a bien ouvert les avenues de la liberté.

Les jeunes filles qui passent leur jeunesse au milieu des classeurs et des machines de bureau, qui font des travaux de pure routine dans un laboratoire ou qui fonglent avec un tableau de fiches téléphoniques à une vitesse vertigineuse sentent s'épuiser leur vitalité et leur goût de la vie. Les jeunes filles pleines de savoir faire qui se spécialisent dans la publicité, les femmes d'action compétentes, aux gestes précis, s'aperçoivent qu'elles sont nerveuses, hypertendues, et elles ont recours au médecin-psychiatre. Conscientes de leur dilemme, les femmes de la génération actuelle cherchent à se réaliser en tant que femmes. Ce qui explique l'accroissement surprenant du nombre de mariages précoces, le prestige de plus en plus grand de l'accouchement naturel et de l'allaitement au sein.

Dans la presse, on peut glaner des témoignages d'un respect nouveau pour les qualités propres de la femme et son apport spécifique. "Les femmes sont-elles différentes?" demande Dorothy Thompson dans un article récent, et elle répond pas une vigoureuse affirmative. "Il y a chez la femme une source inépuisable de force spirituelle. La source de la force féminine est différente, provenant d'une expérience différente, et cette différence est essentielle à l'équilibre d'une société humaine".

Et Margaret Mead, qui au début de sa carrière minimisait les différences qui existent entre hommes et femmes et prétendait qu'elles étaient en grande partie affaire de convention, déplore, dans un ouvrage récent, "Mâle et Femelle" le fait que les dons d'intuition de la femme soient restés inexploités, étrangers à la culture, à la civilisation ; et elle insiste sur l'importance qu'il y a pour la civilisation moderne à développer les dons spécifiques des femmes et à les rendre utilisables par la société "sous une forme transmissible".

Ce souci de développer les qualités inhérentes à la femme marque une phase nouvelle dans notre réflexion sur le rôle qu'elle a à jouer, et elle nous permet une nouvelle prise de conscience de ce que la femme peut apporter à l'édification de l'ordre social. L'ère de la protestation indignée et des croisades passionnées pour la conquête des droits de la femme, est depuis longtemps révolue; l'idéal de liberté conforme aux normes masculines a commencé à perdre de son prestige. Il est possible d'examiner les caractéristiques et le rôle de la femme dans une atmosphère plus saine, sereine et moins enfiévrée, que, peut-être, à aucun moment du siècle dernier. Il semble que s'amorce une nouvelle évolution; la voie s'ouvre vers une intégration authentique des libertés récemment conquises par la femme dans une conception positive de ce que doit être son rôle.

C'est en cette conjoncture que s'offre au penseur chrétien une occasion unique de prendre l'initiative de cette oeuvre d'intégration. Pour la première fois depuis bien des décades, le courant de la pensée profane s'oriente vers un idéal positif; mais il est exposé à perdre de son dynamisme, si ne vient le corroborer une conception chrétienne complète de ce qu'est le rôle de la femme. Malheureusement la majorité de ceux qui exhortent la femme moderne à ne pas trahir sa vraie nature, fondent leur opinion sur une vue incomplète et totalement inadéquate de la nature humaine. Tout en cherchant dans la bonne direction, ils ne dépassent pas le plan



de la biologie, ou d'une psychologie toute matérialiste. Et quelle femme saurait se contenter longtemps d'un rôle purement biologique, même s'il va de pair avec une fonction sociale dont on a rehaussé le prestige ? En fin de compte ce qu'elle veut, c'est être située non pas seulement par rapport à un mari ou des enfants, mais par rapport à l'univers tout entier. Une conception complète de la nature de la femme doit tenir compte de tous les plans de la réalité, non seulement du plan physique, mais des richesses de son intelligence, de son sens du mystère, de sa tendance à la vie intérieure et à la contemplation, de sa capacité d'aimer d'un amour désintéressé, de l'aspiration de tout son être au don total.

Il est donc actuellement urgent que les penseurs catholiques élargissent et approfondissent la notion courante que l'on a de la femme, à l'aide de la compréhension exacte que leur en donne la philosophie et la théologie. Les problèmes pratiques que la femme aura à affronter à notre époque resteront confus et déconcertants tant que nous ne les envisagerons pas à la lumière des principes fondamentaux ; il nous faut dépasser la biologie et la sociologie, pour explorer ce qui, en dernière analyse, n'est autre que la signification métaphysique de la femme ; et cette tâche, seul le chrétien est armé pour la mener à bien. La théologie nous fait accéder aux différents plans de la réalité, chacun revêtu de sa splendeur propre : elle nous donne les vérités de la révélation quant à la destinée de la femme, modèle parfait que fut Notre-Dame, l'incarnation des qualités féminines dans les grandes figures de l'Ancien Testament et de l'ère chrétienne, les commentaires qu'en ont fourni les maîtres du christinisme à travers les siècles.

Il nous reste à faire une synthèse de la pensée chrétienne sur la femme et son rôle, et de la présenter d'une manière convaincante à ceux de nos contemporains qui sont en état de recherche. Il est encourageant de voir le nombre d'écrivains chrétiens, au cours des dernières décades, qui ont relevé le déficit de notre siècle et ont commencé à étudier les différents aspects de la mission de la femme.

Fundação Cuidar o Futuro

Mais un travail intellectuel considérable reste à faire pour développer jusqu'à leur terme les données de la conception chrétienne. Le besoin se fait sentir d'une théologie et d'une philosophie complètes et explicites sur le sujet.

A l'intérieur de cette synthèse chrétienne, il nous faut pénétrer plus profondément les deux vocations primordiales de la femme, vocation à la virginité et au mariage. Trop souvent nous enrouissons cette question essentielle sous une multitude de considérations annexes sur la "vocation" d'infirmière, de professeur, de secrétaire ou d'hôtesse de l'air. Les femmes de notre temps pourraient résoudre bon nombre de leur problèmes psychologiques si elles comprenaient plus clairement ce qui est leur seule alternative : ou bien aller à Dieu directement dans l'état de virginité, que ce soit dans le cloître ou en restant dans le monde, ou bien aller à Dieu à deux, dans le mariage chrétien. Nous avons besoin d'aller jusqu'au fond de ces deux notions dans une perspective chrétienne.

En même temps il nous faut comprendre comment toute femme, dans l'état de vie qui est le sien, doit développer en elle l'esprit virginal aussi bien que sponsal et que maternel ; l'esprit virginal d'une fidélité à Dieu sans retour ; l'union nuptiale avec le bien-aimé dans une identité profonde de pensée, de cœur et de volonté ; l'esprit maternel de fécondité nourricière de vie nouvelle jusqu'à maturité.

Enfin, - et c'est peut-être là la tâche la plus difficile qui nous attende - il faudra monnayer cette vision fondamentale de l'idéal féminin en l'appliquant aux problèmes concrets de la vie moderne. Comment parvenir à mettre au service



d'une conception positive de la femme cette liberté qui lui a coûté si cher et les bienfaits réels que lui a assurés le féminisme ?

Pour indiquer succinctement quelques unes des questions qui s'imposent :

- 1) comment réaliser une synthèse plus acceptable entre une formation complète de la femme et sa vocation primordiale à la virginité et au mariage ? - et arriver à une adaptation meilleure des méthodes d'éducation à ce qui est l'essentiel de la psychologie féminine ? -
- 2) Vers quel genre de travail orienter la femme, en lui trouvant des débouchés économiques qui lui permettent de développer ses qualités féminines et d'apporter à la société ses dons spécifiques ?
- 3) Comment apporter à la femme célibataire qui est restée dans le monde et qui souvent souffre de se sentir inutile, de nouvelles possibilités d'une vie donnée, d'une vie de service, une vie qui signifie quelque chose. -
- 4) Comment redonner à la femme dans l'état du mariage toute son envergure, toute sa dignité, et cela en édifiant la famille et la communauté sociale sur des bases nouvelles, sur un plan intégralement chrétien.

En résumé, le monde moderne a besoin de naître à une compréhension chrétienne du rôle de la femme, et à son application pratique à la vie de tous les jours. A cette tâche devront collaborer les "lumières" de la philosophie et de la théologie, de l'art et de la littérature, de l'histoire et de la sociologie - car c'est là le couer et le noyau, la force vive qui seront à l'origine de toute "conversion".

Lorsque la conception chrétienne de la femme deviendra notre idéal officiellement reconnu, dont on tiendra compte dans nos établissements d'instruction supérieure, illustré par l'art, proposé en exemple à la foule grâce aux techniques modernes de diffusion, lorsque toutes les femmes de toutes les nations commenceront à s'efforcer de le réaliser dans leur propre vie, alors un grand pas sera fait vers la solution de l'un des problèmes majeurs de notre époque.

Fundação Cuidar o Futuro



VERS UNE CONCEPTION CHRETIENNE

de la Femme

"La Femme est le dernier retranchement d'un peuple". Si l'homme tombe, Dieu punit l'homme, mais si c'est la femme qui tombe, Dieu punit le peuple entier". Cet antique proverbe dénonce comme une des causes profondes de nos désordres sociaux actuels, le fait que la femme moderne est restée inférieure à sa mission. Toutefois cette accusation même est un hommage rendu à ce que peut la femme et elle fait naître un nouvel espoir. Car s'il est vrai de dire que c'est, en partie, parce que l'on n'a pas compris le rôle exact de la femme qu'on en est arrivé à la désagrégation actuelle de notre société - ne peut-on pas dire pareillement que c'est en s'efforçant d'explicitier ce rôle que l'on fera un pas considérable vers une réorganisation de la société sur des bases chrétiennes. On propose l'étude suivante dans l'espoir de provoquer une réflexion plus approfondie sur cette question essentielle, et de coopérer à la formulation d'une conception chrétienne de la femme à notre époque.

Les grandes lignes de l'idée de Dieu sur la femme se retrouvent dans la plénitude de la révélation scripturaire et les richesses de la tradition de l'Eglise. Transportons-nous d'abord en esprit dans le jardin de l'Eden : là l'homme et la femme se présentent à nous comme les chefs-d'oeuvre sublimes de la pensée éternelle de Dieu. Vêtus d'innocence, créatures nobles, droites et libres, ils commencent à réaliser leur destinée dans une harmonie totale avec la volonté créatrice. Qu'est-ce que la tragédie de l'Eden peut-elle nous apprendre quant à la relation qui unit l'homme et la femme dans le plan éternel de Dieu ?

L'égalité est peut-être ce qui nous frappe d'abord dans l'idylle du jardin. Adam et Eve sont là côte à côte, images de Dieu, reflétant ses traits, pourvus des mêmes dons d'esprit, de cœur et de volonté, soumis aux mêmes lois divines, destinés à une égale participation à la gloire. Ensemble ils sont bénis en vue de la même mission : "remplir la terre et la soumettre", et toutes choses leur sont assujetties.

L'égalité, mais non l'identité. "Mâle et femelle il les créa", leur attribuant des dons et des capacités différentes, afin qu'ils puissent mieux exprimer la plénitude infinie de l'Etre divin, et qu'ils puissent être l'un pour l'autre une richesse. "Il n'est pas bon que l'homme soit seul ; faisons-lui une aide qui lui soit assortie". Ce sont là les termes que le Seigneur et Créateur emploie à l'égard de la femme. Avec une délicatesse et une tendresse exquises, le seigneur façonne la femme de la chair d'Adam et il la lui amène. Elle est là, devant lui, sa compagne, son "vis-à-vis" la gloire et l'achèvement de son être, à la fois semblable à Adam et différente de lui.

Les Hébraïsants nous disent que dans le texte original, le rôle d'Eve est exprimé encore plus clairement. Faisons-lui une compagne qui lui soit "opposable", "contre-lui", qui "lui corresponde". Les qualités de la femme sont en "contreposition" avec celles de l'homme, leur "opposé", littéralement leur "contre-partie". L'homme et la femme ensemble forment un tout fonctionnel à peu près comme notre main droite et notre main gauche qui peuvent étreindre si solidement l'autre parce qu'elles sont opposables.

Adam est créé le premier, Adam donne des noms aux animaux, "et Adam appela chaque créature vivante du nom qu'il devait porter". Ce sont là des indications du rôle de chef dévolu à Adam, de sa mission de gouvernement dans la famille humaine. La femme lui ~~sark~~ est donnée pour alléger sa solitude, pour être sa collaboratrice et



sa compagne ; elle est formée de sa propre chair, la chair la plus proche de son coeur - et c'est là l'annonce de sa mission d'amante. Car c'est seulement avec la création d'Eve que peut exister sur terre l'amour entre les humains. Avec elle naît entre les hommes un lien nouveau et Adam s'écrie : "Pour cette raison l'homme quittera son père et sa mère, et ils seront deux en une seule chair."

Le chef et l'amante, le réalisateur et la mère - dès les premières pages de la Genèse nous pouvons discerner les qualités spécifiques de l'homme et de la femme qui les préparent à leur rôle respectif. Adam, le chef, le plus actif et indépendant des deux impose sa volonté à tout ce qui l'entoure; - Eve, l'amante et celle qui aide est la plus réceptive et dépendante des deux, abdiquant sa volonté propre avec une souplesse qui la rend toujours disponible, prête à répondre aux diverses exigences de la vie, s'adaptant à son époux comme une compagne pleine de tact et d'amour.

Ces différences apparaissent à l'évidence sur le plan physique mais elles ne se limitent pas à l'oeuvre de la procréation. Elles recommencent à se manifester à chaque plan de vie : mental et spirituel aussi bien que physique. Elles ressurgissent chez les fils et les filles d'Eve, dans mainte tradition et civilisation. Les anciens philosophes chinois, essayant de caractériser l'homme et la femme, identifient le principe masculin à "Yin", c'est-à-dire la lumière, la puissance, le dynamisme, l'activité, dont le soleil est le symbole; et le principe féminin à "Yang", c'est-à-dire l'obscurité, la réceptivité, la douceur, la stabilité, symbolisés par la lune.

Fundação Cuidar o Futuro

Adam est celui qui va au dehors, qui va au loin, avide de franchir des sommets toujours plus élevés, toujours plus lointains. Eve, la mère, est plutôt portée vers l'intériorité, attirant vers elle toute chose, pour les mûrir dans les profondeurs de son être. Le propre d'Adam, sa tâche étant de façonner et de dominer le monde, c'est l'initiative, l'audace, la soif de changement, l'énergie toujours en action; génératrice de progrès, novatrice dans le domaine des idées et des inventions. Le propre d'Eve, c'est la stabilité; elle est un centre de permanence, la gardienne du foyer, celle qui conserve et maintient la tradition. Adam le constructeur, l'actif et rationnel a le don de l'abstraction, la faculté de définir les principes, de formuler les théories; l'intelligence d'Eve est plutôt portée vers le particulier; elle est douée d'une vision pratique des choses, d'une intuition qui s'applique aux réalités concrètes. Adam est celui qui cultive le Jardin, l'expert, qui s'en tenant à une seule spécialité y excelle. Eve est la mère de tous les vivants, la nourricière qui répond aux exigences multiformes de la vie universelle, "la tour aux nombreuses fenêtres d'où s'élancent ses fils, les spécialistes."



Il n'est pas question ici de confronter en une opposition exclusive les qualités masculines et féminines, mais plutôt d'indiquer à larges traits une différence d'accentuation à l'intérieur de notre commune nature humaine. Masculin et féminin se rapportent en fin de compte à des principes métaphysiques qui peuvent appartenir à la vie d'un homme aussi bien qu'à celle d'une femme. De fait les deux principes existent à un certain degré en tout être humain, et les géants de l'humanité, les génies et les saints par exemple, ont généralement porté à son plein épanouissement le côté féminin aussi bien que le côté masculin de la nature humaine. Adam sera celui qui aime tout autant que celui qui régit et aura à développer en lui la douceur, la sensibilité, la compassion; Eve devra être réalisatrice aussi bien que mère, et cultiver en elle l'énergie, l'esprit d'initiative, la force de volonté. Mais il reste vrai que chez l'homme la tendance masculine doit dominer, de même que la tendance féminine chez la femme.

Les différences entre l'homme et la femme sont complémentaires, ce qui est une autre manière d'affirmer la valeur positive des qualités féminines. C'est la conjonction de l'homme et de la femme qui est un reflet de l'image de Dieu : l'homme reflétant la puissance de Dieu, cette omnipotence divine qui sépara la terre d'avec les eaux; la femme reflétant l'amour de Dieu, la tendresse infinie avec laquelle il se pencha sur l'argile dont il devait faire Adam, pour lui insuffler la vie. L'homme exprime la gloire de Dieu en tant que force et maîtrise, puissance et domination; la femme exprime la gloire de Dieu en tant que grâce, beauté, tendresse et amour miséricordieux.

Fundação Cuidar o Futuro

C'est l'homme et la femme conjointement qui sont nécessaires pour édifier la société, pour réaliser le développement complet et harmonieux de la culture et de la civilisation humaines. Le modèle de leur coopération implicite en Eden s'exprime à tous les plans de la vie, découvrant le sens plein de la mission de la femme en tant que collaboratrice. Dans l'ordre spirituel comme dans l'ordre physique on trouve cette interaction fondamentale de l'initiative masculine et de la réceptivité féminine. La semence vivante que reçoit la femme pénètre dans son être le plus intime, se nourrit de sa propre substance, est restituée enrichie. Et comme se poursuivent cette action et cette réaction, l'homme à son tour reçoit : sur le plan physique il reçoit l'enfant en qui sa volonté de paternité trouve son accomplissement; sur le plan intellectuel, il reçoit la réponse active sans laquelle il ne peut pas créer. Car la réceptivité de la femme n'est pas une simple acceptation passive. Elle n'est pas un écho, mais une réponse — la réponse active, pleine de discernement, sympathique, qui inspire et encourage et fait fructifier. C'est dans ce sens que la femme est la collaboratrice dans le domaine de l'activité créatrice aussi bien intellectuelle que culturelle. Quand on examine attentivement la plupart des grandes réalisations de l'intelligence et de l'esprit humain tout au long de l'histoire, on trouve la femme, collaboratrice cachée; inspiratrice, dont les encouragements contribuent à amener l'oeuvre à maturité.



Et surtout, la femme est destinée à être la collaboratrice de l'homme dans son oeuvre essentielle : son cheminement vers une union totale à Dieu. "Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton ~~amant~~ coeur" - telle est la vocation d'Adam tout aussi bien que celle d'Eve. Adam, le roi de la création, le dominateur actif, rationnel, indépendant, risquerait peut-être de se laisser accaparer par sa conquête de la terre. Il appartient à la femme, la toute aimante, de le ramener de la périphérie de la vie en son centre. Ainsi que l'a exprimé le Père Géraud Vann : "elle doit protéger les travaux qu'il entreprend de conduire sur la ligne horizontale du progrès humain, contre le risque qui les menace de rester à la surface et peut-être de verser dans l'idolâtrie, grâce à la tension verticale de son esprit vers le haut, vers le divin --- elle doit perpétuellement ramener au sens de Dieu un monde humaniste." Dans le dessein de Dieu, Eve, l'aimante, la collaboratrice, est destinée à sauvegarder l'orientation de l'humanité vers Dieu.

Mais la femme ne peut apporter une aide que parce que, avant toute chose, elle aime; elle ne peut être la mère que parce qu'elle est d'abord l'épouse. A la base de la mission spirituelle d'Eve se trouve sa réceptivité et sa capacité pour un abandon d'elle-même total. Pour pénétrer plus profondément cet aspect de sa mission, considérons deux formules philosophiques. "Etre soi-même, par soi-même, pour soi-même" : ceci s'est le thème masculin. Au sens absolu ce n'est vrai que de Dieu seul qui seul est l'être parfaitement autonome, sa propre cause et sa propre fin. Mais dans un sens secondaire, cette formule convient à l'homme, le dominateur qui exerce son initiative, qui met en oeuvre sa puissance, qui s'affirme. Il y a une seconde formule : "Etre un autre, par un autre, pour un autre" ; ceci c'est le thème féminin. C'est la formule de l'amour, car celui qui aime aspire à se mettre au service du bien-aimé et à ne faire qu'un avec lui. Etre par un autre et pour un autre, c'est aussi là le sens ultime de la créature, celle qui sait que son être vient entièrement de Dieu et qui à chaque instant se donne à lui totalement et librement.

Devant Dieu, toutefois, l'homme aussi bien que la femme, doit être "pour un autre" doit être, non le maître et le dominateur, mais l'instrument disponible, obéissant au Très-Haut. Car nos efforts humains pour atteindre Dieu par nos propres forces et notre propre initiative sont parfaitement vains et voués à un échec sans cesse renouvelé, si Dieu ne vient pas à notre rencontre. Nous sommes incapables de monter jusqu'à Dieu à moins que Dieu ne commence par s'abaisser vers nous et ne nous hausse au niveau du divin par le libre don de sa grâce. C'est lui seul qui a l'initiative ; tout ce que nous avons à offrir, c'est notre réceptivité, notre disponibilité à recevoir son don dans un coeur qui attend en silence et plein d'espoir. C.S. Lewis a exprimé ceci clairement : "Notre rôle doit toujours être celui du patient par rapport à l'agent, de la femelle par rapport au mâle, du miroir pour la lumière, de l'écho pour la voix. Avoir l'expérience de l'amour de Dieu d'une façon réelle et



non illusoire c'est par conséquent en avoir une expérience qui soit un abandon à ses exigences, une conformité à son vouloir.

Pour que Dieu agisse en nous, tous, hommes aussi bien que femmes, devons adopter l'attitude de l'épouse : le don complet de soi. Mais cette réceptivité, cet abandon total sont caractéristiques de la nature de la femme plutôt que de celle de l'homme. Encore que l'homme soit le chef de la race, c'est pourtant la femme qui est le symbole naturel de la créature en face du Créateur. C'est elle qui, des deux, de par sa nature, est la mieux adaptée à ce rôle d'épouse, et c'est là le fondement de sa destinée surnaturelle : incarner la soumission libre et pleine d'amour de la créature à son Créateur et d'inspirer cet abandon à tous ceux qui l'entourent.

Ainsi nous pouvons dire avec le Rev. A.M. Henry O.P. que "la femme puisqu'elle est par nature destinée à être épouse, représente la vocation religieuse de l'humanité en face de Dieu". Dietrich von Hildebrand exprime la même vue lorsqu'il écrit que par rapport à Dieu, l'humanité doit être "métaphysiquement féminine". Dans l'ordre naturel, la femme représente, à l'opposé de l'homme, le principe réceptif. Par rapport à Dieu cependant, cette caractéristique d'une réceptivité prédominante n'est pas l'exclusive du sexe féminin. Dans cette rencontre de l'être infini avec l'être fini, du Créateur avec sa créature, de Dieu avec l'homme, en tant qu'âme individuelle l'homme est aussi purement réceptif que la femme, c'est-à-dire, métaphysiquement parlant, "féminin".

Eve trahit sa noble mission d'amante et de collaboratrice. C'est alors pour l'humanité la chute ; et l'harmonie du Paradis est détruite à jamais. Cependant même cet instant enténébré de l'exil et de la désillusion s'éclaire d'un nouvel espoir. Une femme, et l'enfant qui naîtra d'elle, doivent venir. Ce qui était en pièces sera rassemblé, ce qui était tombé sera relevé dans le nouvel Adam, et, à son côté, la nouvelle Eve.

Et nous voici parvenus à l'idée divine de la femme, à peine discernable dans l'Eden, mais rendue maintenant claire à nos yeux dans la splendeur radieuse de Marie, la nouvelle Eve, l'amante et la mère, par excellence, l'idée que Dieu a de la femme.

Collaboratrice au sens plein du mot, Marie porte le titre de Co-rédemptrice car de par le choix et la grâce de Dieu, c'est elle qui, de toute l'humanité, fut unie le plus intimement à l'oeuvre de son Fils. Le point central de la mission du Christ, c'est la Croix ; et Marie est indissolublement liée à la Croix, dans son union totale à l'oblation sacrificielle de la divine victime. "Autant que cela dépendait d'elle, elle immola son Fils, de telle sorte que l'on peut dire qu'avec Lui elle a racheté la ^{genre} race humaine. (Le Pape Benoît XV). Certainement sa présence, son acceptation totale au pied de la Croix, ont dû être le soutien le plus grand que le Christ ait reçu de l'humani-



té en cette heure d'abandon. Le Calvaire est l'apogée de la vie et de la mission de Marie, le moment où elle atteint sa stature complète dans son rôle de collaboratrice. "La Vierge bénie n'a pas reçu de Dieu la vocation de ministre, comme les apôtres, mais Dieu a voulu qu'elle soit une coopératrice, une auxiliaire, conformément aux paroles : "Faisons-lui une aide semblable à lui-même" (St Albert le Grand).

Si nous voulions aller jusqu'aux sources du rôle de Marie, en tant que Corédemptrice, que Collaboratrice, il nous faudrait pénétrer dans les profondeurs cachées de son coeur. Là nous trouvons encore la réceptivité d'Eve - qui, en fait, est l'abandon universel de toute femme, mais maintenant dans sa quintessence. "Qu'il me soit fait selon ta volonté" - Et nous retrouvons ici l'échange entre initiative et réponse, mais maintenant haussé à un niveau divin. Le Dieu éternel demande et attend la réponse de sa créature. Marie donne tout ce que l'humanité pourra jamais donner - le libre assentiment de la personne libre. A l'instant même de sa réponse prend naissance le nouvel ordre de la grâce.

Marie représente, plus que toute autre femme, la vocation religieuse de l'humanité en face de Dieu. Tout le potentiel de soumission du cosmos trouve en elle son apogée. "Le consentement de la Vierge fut donné au nom de l'humanité entière" dit St. Thomas. En Marie le plan originel s'accomplit; elle dicte toute réponse humaine à la grâce; elle est l'école divine en laquelle l'humanité toute entière apprend à dire "Oui" à Dieu.

Le rôle unique de Marie dans le dessein de Dieu éclaire d'une vive lumière le double caractère du rôle qu'a toute femme dans le dessein de Dieu. Car le fiat de Marie donne sa valeur définitive à la réceptivité féminine ; son privilège incomparable de Co-rédemptrice inspire de la manière la plus éminente la mission de la femme en tant que collaboratrice. A quelque âge du monde qu'elle vive, quel que soit le genre de vie qu'elle choisisse, toute femme est appelée par Dieu à être l'aimante, faisant écho au fiat, incarnant l'assentiment total à la volonté de Dieu; et toute femme est destinée à être la collaboratrice qui encourage, qui soutient, qui aide l'humanité dans sa recherche de Dieu.

Cette conception de la femme est cependant particulièrement actuelle. Les tendances laicisantes des quatre derniers siècles ont petit à petit influencé notre culture, pour l'orienter vers une affirmation de soi-même qui se veut libérée de toute dépendance vis-à-vis de Dieu. Précisément à cause de cette attitude latente de "non-serviam", la femme a une occasion unique d'exercer son influence salvatrice. Mais elle doit d'abord ~~XX~~ retrouver ce qui est son orientation spirituelle fondamentale. Si elle retourne aux sources vives de l'esprit, elle redécouvrira à quel point l'abandon est puissant pour attirer la grâce sur le monde. Dans la force que lui donnera cet abandon elle pourra affirmer à nouveau la primauté de l'esprit et sauvegarder ainsi l'orientation de l'humanité vers Dieu.



LE ROLE DE LA FEMME DANS LA VIRGINITE



Depuis les tout premiers débuts de l'Eglise jusqu'à l'époque actuelle, la communauté chrétienne n'a cessé de présenter au monde ce phénomène déconcertant : des milliers et des milliers d'hommes et de femmes qui rejettent librement le mariage pour vivre dans l'état de virginité pour l'amour du Christ.

C'est un fait indéniable qu'avec la venue du Christ une nouvelle réalité surnaturelle a fait son entrée dans le monde ... la virginité en tant qu'état de vie, la virginité en tant que valeur spécifique-ment chrétienne.

Le paganisme antique s'était acheminé à tâtons vers cette idée de la vierge, avec les vestales et les déesses vierges de Rome ; mais un abîme sépare ces figures païennes de la réalité chrétienne. La chaste Artémis et la chaste Athéna du panthéon grec appartiennent au monde du mythe, représentant un idéal d'intégrité physique admiré peut-être, mais jamais sérieusement imité dans la vie ordinaire. Les vestales ne se vouaient à la virginité que pour un temps, tant qu'elles devaient entretenir la flamme sacrée.

Mais la virginité telle qu'elle apparaît tout de suite dans le Nouveau Testament, est essentiellement différente de la virginité temporaire et purement physique du paganisme. C'est un état de vie perpétuel, librement choisi, inspiré par le désir d'une union plus intime avec Dieu.

C'est un signe de déchristianisation profonde de notre culture que le monde moderne accorde une si petite place à cette valeur chrétienne centrale qu'est la virginité. La question n'est pas tant que la société n'accorde à la vierge qu'une estime bien mesurée; mais plutôt que notre monde en général semble avoir perdu la notion de la virginité en tant que valeur positive. La femme qui n'est pas mariée est en premier lieu, à nos yeux, une candidate au mariage. La phrase publicitaire reflète la mentalité en cours : "Elle est jeune, elle est charmante, elle est fiancée !" Nous admettons la jeune fille qui travaille, avec son unique objectif d'"arriver" dans les affaires ou sa profession - et tout en applaudissant à son indépendance, qui lui permettra de faire sa vie, nous nous demandons tout bas si tout cela ne risque pas d'être au détriment de sa sensibilité. Nous plaignons la "vieille fille" trop esclave des conventions pour retirer de sa vie une grande jouissance. Nous sommes très au courant de la thèse du médecin ou du psychiatre qui nous disent que la virginité est quelque chose d'anormal, de malsain, aboutissant fatalement à des refoulements nocifs. La société moderne va jusqu'à approuver dans une très large mesure la femme non mariée qui cueille l'amour libre partout où elle le trouve.

Mais bien peu de nos contemporains parviennent à croire qu'il soit possible à celui ou à celle qui reste vierge d'avoir une vie heureuse et pleine. Dans la mentalité moderne la virginité est, en mettant les choses au mieux, la frustration d'une fonction naturelle, une vie qui ne parvient pas à son plein et normal épanouissement. En règle générale, notre monde a perdu la notion de la virginité en tant que valeur positive, librement choisie et conduisant à une totale réalisation de soi.

Les catholiques eux-mêmes subissent l'influence de la mentalité ambiante et ils ont tendance à sous-estimer la virginité, comme l'a souligné le Pape Pie XII dans une récente encyclique. Il importe donc d'analyser la signification de la virginité et d'indiquer le rôle irremplaçable de la vierge dans la communauté chrétienne.

Il se conforme à ^{une} ~~la~~ tradition chrétienne vénérable en centrant cet article sur la virginité ~~XXXXXXXXXXXXXXXXXXXX~~ en référence avec la vocation de la femme. Quand les Pères écrivaient leurs traités "de Virginitibus" ils s'adressaient à des femmes. Car, alors qu'un grand nombre d'hommes aussi bien que de femmes embrassaient l'état de virginité, les hommes s'orientaient vers le sacerdoce ou la vie monastique, et le terme de "vierges" en vint rapidement à s'appliquer exclusivement aux femmes.

Cet usage populaire révèle quelque chose qui va beaucoup plus loin. Il est bien évident que l'idée fondamentale d'une vie consacrée est la même qu'il s'agisse d'hommes ou de femmes : les uns comme les autres sont appelés à une vie de contemplation, de réparation, d'union intime avec Dieu. Mais cet idéal s'exprime différemment pour l'homme ou pour la femme, et il prend une coloration et une accentuation différentes qui correspondent aux différences naturelles des tempéraments masculin et féminin. L'Eglise elle-même, dans sa liturgie, présente à l'homme le modèle du Gran-Prêtre, du soldat du Christ, tandis que ^{pour} la femme elle choisit le thème nuptial ; et c'est ainsi que la femme-épouse devient le type ~~et~~ le symbole de la consécration virginale.

Dans l'exposé qui suit, les valeurs universelles de la virginité sont donc examinées du point de vue de leur relation spécifique avec la femme.

LA VIERGE, MODELE DE CONSECRATION

Dans son essence, la virginité est un état de consécration à Dieu. De même que le temple ou l'église est le lieu sacré, réservé à Dieu seul, que le calice est un vase sacré, que les jours de fête sont des temps sacrés, de même la vierge est la personne sacrée, celle qui est séparée, réservée pour Dieu seul.

Dans toutes les civilisations, nous trouvons ce concept du sacré ; l'idée est aussi vieille que la nature humaine. Pourquoi au cours de



leurs banquets les Grecs de l'antiquité versaient-ils en libation aux dieux les premières gouttes de vin de leur coupe ? Pourquoi Caïn, l'agriculteur, mettait-il de côté pour Yahvé les premiers fruits de sa récolte et Abel, le pasteur, le plus beau bœuf de son troupeau ? Pourquoi dans l'A.T. Dieu ordonna-t-il que le Sabbat fût un jour saint, et dans le N.T. que le dimanche fût le jour du Seigneur ? Le lundi et le mardi et le mercredi ne sont-ils pas également des jours saints ? Le temps tout entier n'appartient-il pas à Dieu ?

Bien sûr que si, car ses droits sont absolus. Nous lui devons toute chose : tout ce que nous avons, tout ce que nous sommes, notre existence même, instant après instant, tout est un Don qu'il nous fait. Mais il est bien évident qu'il nous est impossible de lui rendre tout en hommage explicite. Il nous est matériellement impossible de donner tout notre temps à l'adoration directe ; il nous est également impossible de sacrifier la totalité de nos biens. Depuis les origines, les hommes ont trouvé une solution à ce dilemme en choisissant des objets spéciaux, des lieux spéciaux, des époques spéciales, et en les réservant à Dieu seul.

Mais il ne suffit pas de consacrer à Dieu des époques, des lieux, des objets matériels. Ses droits sur nos personnes même ont le même caractère d'absolu. Pour rendre cette vérité tangible, Dieu désire que quelques uns, les prémises, soient séparés du reste de l'humanité comme lui appartenant complètement, au vu et au su de tous. C'est ainsi que la personne vierge est cette personne consacrée dont toutes les actions sont ordonnées directement à Dieu au service de Dieu. Elle incarne la vérité première que les droits de Dieu sont absolus, que sa suzeraineté l'emporte sur toute autre exigence du sang, ou de l'affection, du rang social ou de la nationalité.

Par son témoignage la vierge répand dans toute la société un esprit de consécration. Le simple fait qu'elle est là ramène l'esprit des hommes à la primauté du spirituel et les aide à conserver une attitude de consécration dans leur propre vie et dans leurs rapports avec leurs semblables. "Usez de votre vie comme d'un bien qui appartient à Dieu et non à vous" -- telle est la règle que la vierge énonce au profit bénéfique de ses frères par le genre de vie même qu'elle a librement choisi.

Nous avons donc ici la première signification de la virginité : être un signe, un témoignage que Dieu existe et que son amour est au-dessus de tout autre amour. Ainsi que l'exprime Ida Condanhove, la vierge est "l'initiale étincelante que illumine le texte ordinaire de la doctrine chrétienne. Elle expose en images vivantes -- tout comme autrefois la Bible en images des illettrés -- des phrases telles que : "nous sommes toujours en présence de Dieu", "nous appartenons à Dieu", "une seule chose est nécessaire", "l'homme peut tout quitter pour l'amour de Dieu", "ceci suffit à combler le cœur". Son existence témoigne, avec la force silencieuse du fait, que Dieu est Dieu, le Maître bien-aimé de l'homme.



LA VALEUR ABSOLUE DE LA PERSONNE

La vierge représente la valeur de la personne en elle-même, indépendamment de tout ce qui peut être réalisé, de tout ce qui peut enrichir la race ou la communauté. Par le fait même qu'elle existe, la vierge nous rappelle qu'il y a pour juger les êtres humains, un autre critère, bien différent de notre manière pragmatique de les juger en fonction de leur utilité pour la société.

Car enfin de compte, notre existence ne trouve pas sa justification dans le fait que nous transmettons la vie, que nous perpétons le nom de la famille, que nous donnons de nouveaux citoyens à l'Etat, que nous avons réalisé de grandes choses sur le plan culturel. Nous trouvons la raison fondamentale de notre être dans la volonté inscrutable de Dieu, dans la valeur absolue qu'il attribue à toute personne qu'il a appelée à l'existence.

La vierge reste en dehors de la famille -- elle rompt la chaîne des générations. Ce faisant elle affirme avec insistance que notre destinée humaine débordé le cercle familial, si estimable que soit ce dernier.

Elle reste en dehors de l'Etat, proclamant ainsi la dignité de la personne contre tous les humanitarismes, tous les totalitarismes. Les faibles, les incurables, les aliénés, les vieillards, les impotents, les groupes minoritaires inadaptés -- tous sont des images de Dieu, tous ont à ses yeux une valeur absolue. Nous n'avons pas le droit de disposer d'eux au bénéfice d'une communauté humaine. La vierge, en se dégageant de tout lien familial, de toute oeuvre terrestre, proclame cette vérité chrétienne fondamentale.

En particulier, la vierge proclame la valeur absolue de la femme, de son propre chef, en tant que personne humaine. Il est incontestable que l'état de virginité a joué un rôle décisif pour établir l'égalité spirituelle de l'homme et de la femme. C'est le courage des premières femmes chrétiennes, martyres et vierges, qui força le monde romain à réviser son jugement d'appréciation de la femme. Les sociétés où est inconnue la virginité chez les femmes -- comme cela se rencontre en Orient et en Afrique -- réduisent généralement la femme à une position subalterne et tendent à la considérer comme un instrument de plaisir et de procréation. La vierge est un témoignage vivant de la valeur de la femme en elle-même, et il y a fort à parier que sans elle le monde serait resté ignorant de cette valeur.

"Telle à fleur solitaire des montagnes -- écrit Gertrude von le Fort -- bien au dessus du cercle des neiges éternelles, la fleur que jamais oeil humain ne perçut, telle la beauté inaccessible des pôles et des déserts qui à jamais restera inutile aux desseins des hommes, la vierge est au confins de la destinée mystérieuse de tout ce qui fait figure d'échec. Bien que son intégrité soit pureté, elle inclut toujours une



profonde tristesse car c'est par le sacrifice de sa vie terrestre que la vierge proclame la valeur absolue de la personne.

L' ESPRIT DE CONTEMPLATION

La vie de la vierge est divinement simple. Dans l'économie de l'Eglise, elle est libérée, en vue de la prière et de la contemplation; et, telle la flèche choisie, elle file droit au but, sans détour, sans hésitation.

Son renoncement au mariage l'aide puissamment à libérer son esprit et à contrôler la vie de ses sens; elle s'est exercée à concentrer toutes les forces de son être, toute la puissance d'un coeur non partagé, sur le Christ, son Seigneur. Elle n'a d'autre raison d'être que de chanter la magnificence de son Bien-Aimé, et d'être la louange vivante de sa Gloire.

Et ces grâces d'oraison sont données à la vierge non pour elle seule, mais pour l'Eglise, pour l'humanité entière. La vierge est chargée par Dieu d'une mission vitale : elle est destinée à maintenir en équilibre la balance délicate de l'action et de la contemplation dans la communauté chrétienne.

Elle se tient devant Dieu, se substituant à ceux des chrétiens qui, par la force des choses, sont limités dans leur prière, dont la vocation propre exige qu'ils soient occupés par la famille, le pays, l'oeuvre du siècle. Le chrétien, aux prises avec les difficultés du siècle lui dit : "La prière est pour nous le pain quotidien, et nous nous estimons heureux quand nous pouvons en avoir assez pour ne pas périr d'inanition en chemin. Mais pour vous la prière est la tente sous laquelle vous demeurez, la ville que vous bâtissez, la source où vous puisez. Et parce que vous et nous, nous ne faisons qu'un corps, votre source inépuisable soulage notre soif et nous reprenons force, et nous nous demandons d'où provient notre regain de vigueur. "

Dégagée de la routine ordinaire des obligations humaines, la vierge est destinée à faire descendre d'en-haut des bénédictions si abondantes qu'elles inonderont la communauté chrétienne toute entière. Toutes les fois qu'on a bien saisi cette notion de la virginité, les membres d'un village ou d'une communauté ont considéré comme un devoir et un privilège de fournir les moyens matériels d'entretenir des contemplatives demeurant au milieu d'eux.

Il y a un symbole traditionnel qui exprime éloquemment l'esprit de la vocation à la virginité : le voile. A l'instant le plus solennel de sa vie, lorsque la consécration est formellement ratifiée et prononcée de manière irrévocable, la vierge cloîtrée reçoit le voile. C'est le signe extérieur qu'elle existe pour Dieu seul et que pour lui elle s'est coupée de toute créature.



Elle se retire sous le voile, complètement enveloppée dans ses plis, afin de se concentrer sur les mystères qui sont de l'ordre de la grâce. Elle désire qu'on ne la voie plus, et qu'on l'oublie; elle détourne son regard de tout ce qu'il y a de plus beau sur la terre pour atteindre, à travers l'opacité, la plénitude de la lumière.

Et il est significatif que ce même symbole du voile serve à exprimer une vérité plus profonde -- que l'esprit de contemplation et la retraite qui existent dans leur plénitude dans la vie de virginité consacrée, soit destinée aussi à imprégner la vie de toute femme. Aux moments décisifs de sa vie, toute femme est voilée : enfant, lorsqu'elle reçoit sa première communion; jeune femme accédant au mariage, veuve qui pleure son époux.

Le voile, accompagné de la couronne et de l'anneau, non seulement orne la fiancée du Christ le jour de sa consécration, mais aussi la fiancée dans le mariage, au moment où elle accède aux mystères nuptiaux. L'anneau, symbole de fidélité à ses vœux et de la permanence éternelle de son amour; la couronne, symbole de l'intégrité virginale et de la fécondité maternelle; le voile, symbole de l'esprit de contemplation, le regard fixé sur le monde invisible.

Comme la semence qui lentement déploie son germe de vie dans l'obscurité et le silence de la terre, l'être le plus profond de la femme mûrit et porte sa fleur dans le calme silencieux. Car pour arriver à cette sagesse contemplative qui est le don de l'Esprit Saint, l'âme doit prendre vis à vis de la réalité une attitude féminine : silencieuse, attentive, attendant que Dieu se révèle.

Et la femme répond à cette exigence de la vie de la grâce avec une particulière aptitude naturelle : sa tendance innée à l'intériorité et au recueillement, son intuition spirituelle, son sens du symbolisme, et par dessus tout sa réceptivité et son aptitude à se livrer, qui sont si profondément enracinées dans le psychisme féminin. S'il est entendu que ces dons doivent exister et se développer dans la vie de toute femme, ils sont destinés à atteindre leur plein épanouissement dans la vie de la vierge consacrée.

LE SACRIFICE PROPITIATOIRE

Un autre thème caractéristique de la vie virginale, c'est le thème du sacrifice propitiatoire, de la réparation, de la souffrance volontairement acceptée en expiation pour le péché. Le don de soi-même dans la virginité implique une mort, un meurtre mystique de soi-même, un holocauste consummé par les feux de l'amour.

Dans bien des civilisations on retrouve des traces de cette idée : que la jeune fille dans sa fleur et sa beauté, possède un pouvoir unique d'apaiser les dieux et de racheter son peuple. Le thème apparaît dans les légendes grecques d'Andromède, de Macarie, d'Iphigénie; dans le conte





chinois de la fille du fondeur de cloches; dans la légende des Incas d'Amérique de la vierge offerte au dieu puissant des chutes du Niagara; dans le récit que fait l'A.T. du sacrifice de la fille de Jephté.

A travers toutes ces légendes et ces traditions court la même trame : les dieux sont offensés; les oracles déclarent que seul le sacrifice d'une vierge pure peut apaiser les dieux; (il est à remarquer que les dieux n'exigent pas la vie d'un homme ou d'une femme mariée); la vierge elle-même accepte volontairement le sacrifice, et c'est le drame pathétique de la jeunesse et de la beauté tranchées prématurément.

Dans la Nouvelle Alliance, la vocation de la femme au sacrifice propitiatoire se hausse à un niveau infiniment plus élevé, et prend toute sa signification de participation à l'unique sacrifice réparateur du Christ. La vierge, dont la vie toute entière est un holocauste, une entrée perpétuelle dans la mort sacrificielle du Christ, accomplit sous sa forme la plus pure, la plus visible, la fonction de réparation de l'Eglise.

D'un siècle à l'autre Dieu^a choisit d'innombrables vierges pour cette tâche, des femmes dont la vie de souffrance rédemptrice a réalisé triomphalement l'idéal que les légendes païennes avaient vaguement annoncées. A ces vierges il a donné l'intelligence de la réparation : la nécessité, dans l'économie divine, de compenser chaque péché, la vision de la solidarité du Corps mystique et le pouvoir donné aux membres du Christ de payer la dette du péché les uns pour les autres, au moyen de la souffrance volontaire.

Lutgarde d'Aywières, Lydwine de Schiedam, Colette de Corbie, Juliana de Norwich, Thérèse d'Avila, Marguerite-Marie Alacoque, Rose de Lima, Gemma Galgani, Thérèse de Lisieux -- ce sont là quelques unes parmi l'immense cortège des femmes qui ont su réparer.

La nature féminine, avec le sens profond qu'elle a que toute vie nouvelle ne vient au monde que dans la souffrance, correspond intuitivement à la vocation de victime. Elle met au service de la grâce toute sa capacité de supporter la souffrance, le pouvoir extraordinaire qu'elle a de se donner sans compter pour ceux qu'elle aime. "Puissante est la souffrance lorsqu'elle est aussi volontaire que le péché". C'est un pouvoir dont la femme sait bien se servir. C'est un pouvoir que d'innombrables vies virginales ont incarné à travers les siècles, endiguant les débordements du péché par l'offrande de leur vie intacte dans la fleur de leur jeunesse; faisant sourdre dans le monde un courant puissant de dynamisme spirituel.

LIBERTE D'ACTION

La consécration de la vierge, qui semble à première vue la limiter et la contraindre, lui ouvre en réalité une vaste sphère d'action. En fait la vierge représente la liberté d'action, la liberté de travailler

sans délai à l'édification de l'ordre chrétien partout où l'on a besoin d'elle.

La femme mariée - quelle que soit la variété des choses auxquelles elle s'intéresse, si considérables que soient ses talents, appartient à son mari et à ses enfants. L'amour est une chaîne; les liens familiaux sont vraiment des liens. Le don de sa personne, c'est en priorité au cercle de la famille et du groupe social où elle est insérée qu'il l'attache. Il arrive souvent que la femme mariée exerce une influence qui s'étend bien au-delà de son foyer, mais il n'en reste pas moins vrai que la vierge reste disponible pour un apostolat direct, comme jamais ne peuvent l'être une mère et un épouse.

La vierge n'est pas seulement libérée des soucis matériels que comporte la tenue d'une maison - elle est dégagée des liens habituels qui attachent à une famille, à un pays, à des amis. Elle est prête à aller partout où elle peut servir; prête à être utilisée comme il plaira au Seigneur, car ses racines plongent dans l'éternité, et sa demeure est en Dieu. Elle n'est pas divisée, son cœur n'est pas partagé : toutes ses énergies sont immédiatement et à l'instant même concentrées sur l'œuvre qu'il lui assigne.

Dans la virginité, les énergies destinées au mariage prennent un nouveau cours, donnant ainsi à la personne une vigueur nouvelle, augmentant ses moyens de réussite.

Il est un fait notoire : c'est que des hommes dotés d'un talent spécial, ou chargés d'une responsabilité particulièrement lourde, l'artiste, le philosophe, le soldat, l'homme d'état, ont dans bien des cas choisi le célibat, afin de conserver et d'accroître les puissances appliquées à leur œuvre. Chez la vierge, l'amour et le dévouement qui auraient groupé leur emploi dans la maternité, sont libérés pour les besoins de la société toute entière.

On trouve d'innombrables exemples de prodiges accomplis par des vierges au cours de l'histoire de l'Eglise, et qui sont le fruit de la liberté d'action qui leur a été impartie. Ainsi Jeanne d'Arc, "La Pucelle" fut libre d'œuvrer en concentrant toutes ses énergies sur sa mission unique, le salut de sa France bien-aimée; Catherine de Sienne, put pacifier les cités italiennes en guerre et donner à des cardinaux et à des papes des conseils judicieux; Mary Ward put parcourir l'Europe en tous sens, fondant des maisons d'éducation d'où devait sortir une nouvelle génération de catholiques; la mère Cabrini trouvait le monde trop petit pour l'amour qui la poussait à prendre soin des immigrants, des pauvres, des malades, des orphelins de trois continents?



Le pape Pie XII nous a rappelé qu'il est particulièrement nécessaire de nos jours, de mettre les dons de la femme au service de la société : "un vaste champ d'action est maintenant ouvert aux femmes ;;; une mission s'offre à elles, d'une grande diversité, conquérante, mobilisant toutes leurs énergies."

Cette nouvelle mission dans la vie publique et sociale, fait particulièrement appel à la femme laïque consacrée, continue le pape Pie XII, car "sa nature est ~~immixta~~ telle qu'il y en a bien peu parmi celles qui sont assujetties au soin de la famille et des enfants, ou bien astreintes à une règle religieuse, qui aient les moyens de l'accomplir."

De tous côtés des femmes répondent à cette vocation nouvelle : isolément ou s'agrégeant à de nouvelles familles spirituelles, on voit apparaître des femmes, des laïques désireuses de faire revivre l'esprit de virginité dans la société moderne. La grâce de Dieu ne s'épuise jamais, le principe de virginité continue à susciter des formes nouvelles. Aujourd'hui nous voyons des laïques donner leur cœur au seul Christ, participer, sous des modalités infiniment variées, au renouveau chrétien, témoigner des réalités surnaturelles au milieu de l'agitation de notre monde moderne.

L'AMOUR NUPTIAL

Fundação Cuidar o Futuro

Lorsque l'on aura rassemblé tout ce qui a été déjà exposé dans cet article, lorsque l'on aura accumulé les faits pour valoriser le principe de virginité dans la société, on n'aura pas encore effleuré le cœur même de la question. Il nous faut maintenant pénétrer, avec un immense respect, dans le mystère central de la vie de la vierge.

Si nous crutons les mobiles de son cœur, nous y trouvons ses relations personnelles et intimes avec le Christ. La vierge est l'épouse du Christ, unie à son Bien-Aimé par les liens les plus étroits, solidaire de sa propre vie.

Telle est la force mystérieuse qui pousse une jeune fille à se détourner des aspirations naturelles les plus profondes de son être pour embrasser une vie de réclusion et de mutilation apparente. Telle est la source profonde et secrète où elle s'abreuve, et qui la fait s'épanouir dans le bonheur, la sérénité, un amour radieux. Telle est la réalité maîtresse qui transcende toutes les autres considérations relatives à l'état de virginité.

Nous arrions ici en présence du mystère qui sous-tend toute la création, le mystère ineffable d'un Dieu qui courtise les êtres humains auxquels il a donné l'existence, qui, dans le déroulement des siècles, sollicite chacune des personnes humaines comme l'homme soi-



licite la femme qu'il aime. Le Fiancé infini offre son amour en une rencontre ineffablement délicate de l'Esprit incréé avec la personne finie; il hausse l'être humain jusqu'à un niveau de vie divine qui rend possible une pareille rencontre; il attend la réponse de l'aimée, cette donation spontanée et irrévocable qui scelle entre deux êtres le lien de l'amour.

Tout être humain est appelé à ces sommets de l'amour et à l'union nuptiale avec le Christ. Au baptême chacun de nous reçoit la robe nuptiale de la grâce sanctifiante et l'Eglise prie pour que nous la gardions sans tâche cette robe, jusqu'aux noces célestes où le Christ nous revendiquera comme siens. S'unir à Dieu véritablement comme son épouse - telle est l'aventure prodigieuse, incroyablement osée qui s'offre aux créatures humaines que nous sommes.

C'est la destinée éminente de la ~~femme~~ vierge de réaliser ce thème nuptial commun à tous, d'une manière plus particulière et plus directe. L'union nuptiale dans le sacrement de mariage symbolise certes l'union du Christ avec son Eglise; cependant la vierge, renonçant au symbole, participe de manière immédiate au mystère que signifie le mariage. Elle n'a pas besoin de passer par l'intermédiaire du signe visible, car elle s'unit au même Époux que l'Eglise, au Christ lui-même.

Dans sa liturgie l'Eglise n'hésite pas à employer, lorsqu'elle s'adresse aux vierges qu'elle a placées sur ses autels, les images nuptiales les plus audacieuses. Elle met sur les lèvres de la petite Agnès, cette enfant parvenue à la sagesse de la maturité, un poème d'amour : "Je me suis unie à celui que servent les Anges, devant la beauté duquel le soleil et la lune s'émerveillent. Il m'a donné un anneau en gage de sa Foi, et il a orné mon cou d'un collier de grand prix. C'est à lui seul que je garde ma foi, à lui que je me livre toute entière". Le jour de la fête de Ste Gertrude, l'Eglise chante : "Avancez, filles de Sion, et venez voir Gertrude parée du diadème dont l'a couronnée le Christ au jour de ses épousailles, au jour où jubile son coeur".

Siècle après siècle, tout au long du Christianisme, le coeur d'innombrables vierges a fait écho au cri d'amour nuptial de l'Eglise. Avec Juliana de Norwich, elles ont appris que "son dessein est un dessein d'amour", et elles ont répondu à cet amour de toute la force de leur être. - "Ce qu'il tient pour bon, je le tiens pour bon. Ce qu'il veut, c'est cela que je veux. Je ne sais jusqu'où iront ces délices prodigieuses", s'écrie Ste Thérèse d'Avila. Et Marguerite-Marie Alacoque ouvre son coeur en ces termes : "Il y a en moi trois désirs : aimer Dieu parfaitement, souffrir beaucoup pour son amour, et mourir des feux de cet amour". Une fille de notre siècle, Thérèse de Lisieux, avec une intuition spirituelle sans défaut saisit le centre même de sa vocation d'épouse lorsqu'elle écrit : "L'amour ne se paie que par l'amour et je te donnerai amour pour amour".



Il est manifeste que ce rôle d'épouse est à la clé de la vocation de la femme consacrée - c'est là la raison dernière et la plus profonde qui amène une femme à renoncer au mariage pour embrasser la virginité.

De nombreux penseurs modernes ont analysé les désordres de notre culture laïcisée : les idolâtries qui ont pris la place de l'adoration, la profanation de la personne humaine et de la nature, la superficialité, le rythme frénétique, l'accroissement des conflits et des haines entre les hommes. La vierge cependant incarne dans sa vocation bien des qualités dont notre civilisation est si visiblement dépourvue. Cela même impose aux femmes du 20^e siècle la responsabilité de redécouvrir la signification et la vertu de la virginité - et d'apporter à un monde qui a terriblement besoin de se renouveler, les dons virginaux de consécration, de respect, de la personne humaine, de contemplation, de révérence en présence du mystère, d'abnégation généreuse et d'engagement total au service d'autrui.

LE ROLE DE LA FEMME DANS LA MATERNITE

Notre époque n'est plus rattachée que de très loin à la nature; elle ne tolère plus les rythmes des lents développements organiques; elle vit à l'écart des réalités de la naissance et de la mort. Faut-il s'étonner alors que la mentalité courante tende à déprécier la maternité, celui des rôles de la femme où elle est le plus intimement liée à l'organique ?

La mère de famille qui murmure comme pour s'excuser qu'elle n'est qu'une "femme d'intérieur" est victime de pressions sociales complexes qui l'incitent à regarder avec un oeil d'envie la femme qui travaille: il y a par exemple le prestige du salaire, dans une société qui donne à toute activité une valeur pécuniaire; l'attrait d'un niveau de vie supérieur, la dépréciation du travail manuel, l'estime en laquelle on tient la spécialiste au détriment de la "bonne à tout faire", l'impression que les murs d'une maison vous coupent de la vie, en quelque sorte, et du travail des hommes. Les besoins des industries de la défense nationale ont encore accentué la tendance vers une main d'oeuvre féminine spécialisée. L'un des membres participants d'une conférence gouvernementale récente sur "l'efficacité de la main d'oeuvre féminine" a inconsciemment révélé le degré d'estime où l'on tient le rôle de la mère dans une civilisation qui donne la première place à l'industrie et au progrès matériel. "Je sais que l'industrie, généralement parlant, répugnerait à ce qu'on la présente comme hostile à l'idée du mariage et des maternités fréquentes, énonça-t-il au cours d'une discussion sur



les inconvénients que présentent les congés de maternité. Tout ce que je demande, c'est que les femmes fassent un effort pour comprendre les difficultés de l'employeur".

Il n'est pas surprenant que les mères d'aujourd'hui n'y voient plus bien clair, ne se représentent plus très nettement ce qu'elles sont ni ce qu'est leur fonction dans la société.

S'il est donc une tâche urgente, c'est bien celle de restaurer la notion de maternité au bénéfice des mères elles-mêmes. Mais la question a des implications bien plus étendues quant au rôle de toute femme et de son apport spécifique à la société. La maternité est au coeur de la vocation de la femme; si elle veut être fidèle à son être profond, si elle veut réaliser toutes ses virtualités, toute femme doit développer ses qualités maternelles. "Le champ d'action de la femme, son mode de vie, son penchant naturel, c'est la maternité" disait le Pape Pie XII aux femmes du monde entier. "Toute femme est faite pour être mère, mère au sens physique du mot, ou en un sens plus spirituel et sublime, mais non moins réel". Faute de réaliser cette vocation toute femme restera déçue et insatisfaite. Son apport spécifique à la société s'en trouvera défiguré. Les qualités proprement féminines s'estomperont et la culture deviendra unilatérale, exagérément masculine, avec toutes les conséquences que cela entraîne et dont nous pouvons être aujourd'hui les témoins. Le Père Gerald Vann fait remarquer que : "les gens de notre époque vivent sous un régime tout imprégné d'esprit masculin, alors que nous réclamons éperdument tout ce qu'implique la vocation féminine réalisée dans sa plénitude."

On va essayer dans cet article d'examiner les qualités maternelles fondamentales dans leur portée spirituelle et culturelle principale.

LA FECONDITE

La femme est appelée à être donneuse de vie. Non pas seulement de la vie physique, mais aussi de la vie sur les plans psychologique et spirituel. La grandeur de la femme, il faut la chercher dans sa fonction de nourricière, dans le fait qu'elle porte la vie, qu'elle l'entretient, la fait croître, se propager.

La maternité dans son essence même est un mystère de fécondité, Toute vie sur terre est conçue et nourrie dans l'obscurité, puis amenée à la lumière, sustentée et protégée jusqu'à sa maturité. La maternité c'est la perfection de ce processus organique qui couronne la nature de son fruit le plus accompli, l'être humain.

L'humanité a toujours établi un lien entre la maternité et le mystère de l'abondance de la nature. Dans la littérature, dans le folklore "notre Mère la Terre" chaude et fertile, se gonfle d'espérances sous



l'action du soleil, nourrit tous les hommes de sa plénitude, devient l'image la plus habituelle de la fécondité de la femme. "Je chante la terre, mère universelle, aux assises solides, qui porte sur son sol tout ce qui a vie" écrivait Homère; et depuis lors les poètes célèbrent la fécondité de la mère dans tout ce qui bourgeoonne, fleurit, mûrit, porte fruits : la prairie fleurissante, la rose épanouie, le bel olivier, le champ de grain mûrissant, la vigne chargée de ses grappes rouges et succulentes.

L'homme moderne a rarement l'expérience des largesses de la création. Enfants d'une ère industrielle, nous avons tendance à oublier que la puissance réelle est exclusivement dévolue à l'organique. Entourés que nous sommes des merveilles de la technique, on ne saurait nous blamer si nous oublions parfois que les machines sont incapables de se développer, de se reproduire, et que toute croissance est l'apanage des êtres vivants.

Les hommes des âges passés avaient une vision plus nette de ces vérités et, par suite, entouraient d'une grande vénération la puissance génératrice de la nature, spécialement le mystère de la procréation humaine. Les païens de l'antiquité s'émerveillaient devant la puissance génératrice de la femme, se rendant vaguement compte que la maternité, dans une certaine mesure, transcendait la nature pour atteindre au divin. Pour exprimer leur vénération, ils déifièrent la femme, personnifiant sa fécondité dans les déesses-mères : Cérès, Déméter, Gaïa, Cybèle, Isis, la Magna Mater. Dans des rites solennels, dans la poésie, la sculpture, dans le mythe et la légende ils rendirent hommage à ses puissances de fécondité. Mais leurs concepts restaient confus, obscurcis par les passions de la nature humaine déchue, corrompus par la superstition, souvent mélangés de lubricité.

Le Christianisme sublimise et décante la vérité que le monde païen n'avait fait qu'entrevoir. Le Dieu un et trine, l'infiniment fécond veut rendre ses créatures participantes de sa propre puissance créatrice. L'homme et la femme reflètent l'un et l'autre la puissance créatrice qui est en Dieu, mais d'une manière différente. L'homme comme prêtre, lorsqu'il engendre une vie nouvelle, est une image du Père éternel "de qui toute paternité dans le ciel et sur la terre tire son nom". La femme comme mère, lorsqu'elle nourrit le germe qu'elle a reçu de sa propre substance, qu'elle met au monde une vie nouvelle et l'amène à maturité, reflète l'amour nourricier de Dieu qui sustente le monde. Dieu lui-même nous a dit qu'il est pour nous une mère : "Moi qui donne aux autres le pouvoir d'enfanter, est-ce que je n'enfanterais pas moi-même, dit le Seigneur. Moi qui donne aux autres le pouvoir d'engendrer est-ce que mes entrailles resteraient stériles? Ecoute-moi, ô maison de Jacob, toi qui es né de mes entrailles. Comme l'enfant que caresse sa mère, ainsi te consolerais-je."

La puissance génératrice de la femme déborde le domaine physique pour couvrir l'existence terrestre dans sa totalité. La femme n'a-t-elle pas été mainte fois "l'inspiratrice" dont l'influence a contribué à enfanter les grands chefs-d'oeuvres de l'art et de la littérature ? Dante et



Béatrice, Pétrarque et Laure, Michel-Ange et Vittoria Colonna, Wagner et Mathilda Wessendonck, Wordsworth et sa soeur tendrement chérie Dorothy "qui me donna d'entretenir avec mon véritable moi des relations bénéfiques" ... ne sont que quelques uns parmi les couples créateurs qui illustrent la vertu qu'a la femme de rendre l'homme fécond. C'est souvent la femme qui est la première à discerner les talents de ceux qui l'entourent et à encourager leur développement, tout comme les femmes "qui tenaient salon" au 18^e siècle furent les nourricières de la vie intellectuelle de leur époque.

Mais la réalisation suprême de la fécondité de la femme apparaît dans l'ordre spirituel. Tout au sommet de la fécondité humaine se trouve Marie, la mère de Jésus. Le fruit de son sein est le Fils de Dieu; et par la parole de son Fils sur la Croix, elle est devenue la mère de tous les vivants, la dispensatrice des grâces de Dieu tout au long des siècles. Et puisque Notre Dame est le modèle de toute femme, toute femme, dans un certain sens, participe au rôle maternel de Marie. Toute femme est destinée, pour sa part, à nourrir la vie du Christ dans l'âme des hommes.

Ceci est vrai de la vierge consacrée qui remplit son rôle maternel lorsqu'elle contribue à alimenter le germe de la grâce dans ses fils spirituels. Et la femme chrétienne dans le mariage ne saurait se contenter de donner la vie à ses enfants; elle doit être aussi leur mère spirituelle; les élevant en tant que membres de la famille de Dieu, et, comme Ste Monique, les enfantant dans la douleur à chaque fois qu'elle les voit se détourner de lui.

La maternité spirituelle de la femme a été une force vivifiante dans la vie de l'Eglise. Presque toutes les grandes réalisations, presque tous les ~~monuments~~ nouveaux départs dans les formes de l'apostolat, ont été le fruit d'une coopération entre un homme et une femme éminents. Lorsque St Paul se mit en route pour convertir les Gentils, il invita les femmes de chaque ville, de chaque cité, à prendre une large part à ses travaux. Pour compléter sa brillante traduction de la Vulgate, St Jérôme eut l'appui de Paula et des matrones romaines qui pendant des années l'encouragèrent et l'aidèrent. Il y eut Clotilde et les autres reines dont la douce insistance contribuèrent à faire des tribus païennes des nations chrétiennes; et Scholastique, Claire, Thérèse d'Avila, Angèle de Merici, Mary Ward, qui furent à l'origine de nouvelles formes de vie religieuse féminine; Anne Javouhey, Mère Marie des Ursulines, Mère Cabrini et autres pionnières qui ouvrirent aux femmes le champ des missions; une multitude de femmes consacrées dont la vie et l'énergie ont enrichi l'Eglise à travers les siècles. Dans son rôle de mère spirituelle la femme met en oeuvre les ressources de son instinct maternel et de son aptitude à la maternité, portées à leur niveau le plus sublime.





Une autre des caractéristiques profondes de la maternité est le désir et la possibilité de se sacrifier pour autrui, la qualité d'altero-centrisme. La fécondité présuppose le sacrifice. Point de moisson sans que la semence ne pourrisse d'abord en terre, et cette loi de la vie et de la croissance s'étend à tous les plans de l'existence humaine. Dans la procréation la femme s'expose aux risques de l'enfantement, épuise sa vitalité pour le développement de son enfant. Dans l'ordre spirituel la croix et la mort à soi-même sont les conditions de toute croissance dans la vie de la grâce.

La femme fonde sa vie sur un autre qu'elle-même. Cette aptitude à s'appliquer à l'autre assure la survie de la race. L'enfant pourrait-il seulement subsister si la mère ne consentait pas à s'absorber en lui, à se sacrifier pour lui ? Cet altero-centrisme féminin est la dominante de l'attitude de la mère envers la vie. Ses activités; ses joies, ses peines, son accomplissement d'elle-même sont inséparables de ces autres auxquelles elle donne son amour. Elle est tributaire de leur approbation, à l'encontre de l'homme qui nécessairement accomplit ses réalisations les plus insignes dans une autonomie relative.

Pourquoi ce cri de joie d'Eve à la naissance de Caïn ? "Le Seigneur m'a enrichie d'un petit d'homme !" Et même si Caïn l'a fait pleurer, pourquoi se réjouit-elle à nouveau quand elle met au monde un autre fils, Seth : "Dieu m'a donné une nouvelle progéniture pour remplacer Abel que Caïn a tué". Son bonheur n'a pas sa source en elle-même mais en cet autre, cette nouvelle vie qui lui a été confiée. "La vie, pour un homme c'est un bien personnel, écrit Mgr. Fulton Sheen, pour une femme c'est le bien d'autrui."

L'altero-centrisme de la femme la pousse à un héroïsme tranquille et caché. Dès l'instant où elle le conçoit la femme commence, en toute rigueur de terme, à sacrifier sa vie pour son enfant. Sa nourriture et sa boisson, tous les détails de sa vie quotidienne sont prévus pour le bien de l'enfant qu'elle porte en elle. Au moment où elle le met au monde elle a à affronter la menace de la mort, mais son sacrifice s'accomplit dans l'isolement, loin du regard du monde. Après la naissance de l'enfant elle le prend sous son entière responsabilité, sans un seul instant de répit; et pourtant l'héroïsme de ce don d'elle-même qu'elle renouvelle jour après jour, reste tout aussi inaperçu, dissimulé derrière un monceau de menus sacrifices, chacun d'eux trop insignifiant pour mériter l'attention.

Et la vraie mère ne cherche pas son propre accomplissement; c'est dans le succès de son enfant qu'elle trouve sa joie; et pour lui elle dépense sans compter le trésor de son intelligence et de son esprit. Il est symptomatique que l'on ait dit de la femme qu'elle n'a fait aucun bruit dans l'histoire, et n'en trouvons-nous pas ici la raison ? Quand on considère les monuments de l'art et de l'architecture, les

les mentions que fait l'historien de ceux qui ont changé la face du monde, on s'aperçoit que, à de très rares exceptions près, il s'agit d'oeuvres accomplies par des hommes. La femme joue son rôle dans l'histoire, mais d'une autre façon. On le rencontre pas sur le devant de la scène, mais comme une force silencieuse qui incurve les destinées humaines. Car elle est présente dans l'histoire en tant que mère. Tout en restant cachée, elle protège les germes de vitalité qui sont à l'origine de tout ce qui se réalise de grand.

C'est un fait souvent remarqué que les grands hommes ont presque toujours eu des mères magnifiques, mais par contre ils ont souvent donné naissance à des fils quelconques. Car il est dans la destinée de l'homme d'avoir à épuiser son patrimoine dans l'oeuvre qu'il accomplit. La femme, elle, toute centrée sur l'autre, transmet à ses enfants ce qu'elle même a reçu; après quoi elle s'efface derrière le rayonnement de leurs exploits.

La perfection de l'altéro-centrisme de la femme nous la retrouvons encore en Marie, la mère totalement centrée sur son Fils. Tous les titres que nous lui donnons sont en fonction de lui : elle est l'étoile du matin qui annonce le soleil levant; le miroir de justice reflétant sa lumière; la maison de Dieu, réceptacle de sa présence. Nous ne faisons qu'entrevoir ses actions. L'Evangile ne conserve qu'une petite poignée de ses paroles. Elle est la femme la plus silencieuse de l'histoire, la plus totalement absorbée en l'autre. Et pourtant elle reste celle qui a opéré le changement le plus décisif dans l'histoire de l'humanité.

Fundação Cuidar o Futuro

LA COMPASSION

L'altruisme si profondément enraciné dans la nature de la femme est la source d'une qualité qui lui est connexe : une compassion sans limite, s'étendant à tous les besoins des êtres humains qui lui sont confiés. La mère con-pâtit, au sens plein du terme : elle sent avec son enfant, elle lui applique ses facultés d'intuition et d'observation. Elle ressent ses désirs, ses faims, ses souffrances. "L'essence de l'amour maternel, écrit le Dr. Hélène Deutsch, est qu'il n'exige rien en retour. Il est complémentaire de l'attitude première de l'enfant vis à vis de la mère, qui fait d'elle le réservoir propre à satisfaire tous ses besoins.

Cette même compassion qui enveloppe l'impuissance totale du nourrisson, le suit pendant toute sa vie d'enfant, le soutenant à travers tous ses échecs. Car la mère n'estime pas son enfant en tout premier lieu à cause de ses talents ou de ses réussites. Elle l'accepte tel qu'il est. Il décevra peut-être les espoirs qu'elle avait mis en lui, il la fera saigner peut-être, peut-être vivra-t-il dans le péché et se rendra-t-il coupable de crimes innommables --- jamais une véritable mère ne se



détournera de lui son enfant. Dans "Too late the Phalarope", Alan Paton dépeint la compassion de la mère d'une manière très compréhensive. Un fils a été accusé de relations illicites avec une jeune négresse, et son "crime contre la race" est impardonnable aux yeux des blancs de l'Afrique Australe. Il a déshonoré sa famille et causé sa perte; mais sa mère ne le repousse pas. "Vous direz à mon fils que mon amour n'en est que multiplié et que même si les portes d'une maison me séparent de lui, toutes les portes de mon coeur lui restent ouvertes".

Ce même amour compatissant incite la femme à aller vers tous ceux qui, comme l'enfant, ont besoin de ses soins. Les faibles, les ~~XXXXXXX~~ sans défense, les malades, les incurables, les orphelins, les vieillards, les pauvres, sont à ses yeux autant d'enfants. Elle enserre dans ses bras non seulement ceux qui souffrent de maux physiques, mais ceux qui sont malades dans leur esprit, dans leur âme -- ceux qui sont seuls, abattus; mentalement malades. Son eil sait reconnaître ceux qui sont pauvres des biens de l'esprit, les jeunes, les ignorants, les sceptiques, ceux qu'étouffe la luxure - et elle aspire à les faire accéder aux splendeurs du Royaume de Dieu. L'amour lui insuffle le courage et la force d'agir. Elle surmonte les difficultés, elle met en oeuvre son énergie et son initiative pour préserver et enrichir les vies qui lui ont été confiées. Sa compassion a donné son fruit dans les oeuvres de l'amour par lesquelles ces mères spirituelles immenses que furent Louise de Marillac, Jeanne de Chantal, la Mère Barat, Catherine Mc Cauley ont été, et seront au service de l'humanité tout au long des siècles. Cette tâche, qui incombe à toute femme, convient d'une manière plus spéciale à celles qui ont en charge la vie publique. La femme qui se consacre à la politique doit agir à pleins bras, mais en femme, et non comme une réplique du législateur et du politicien masculins. Son activité doit être une forme de maternité qui réponde aux besoins d'une nation avec une intuition maternelle. Elle sait que la justice qui donne à chacun son dû est essentielle à la société. Mais elle sait aussi que la justice peut devenir rigueur lorsqu'il lui manque la sagesse qui affirme la valeur ultime de tout être né de la femme.

L' UNIVERSALITE

La mère, de par sa nature même, s'adresse au tout. Son rôle de nourricière exige qu'elle ait affaire à la personne entière, à la famille entière, à la vie dans sa totalité. Elle est, selon l'expression de Chesterton, "la grande universaliste".

Les circonstances même de la vie exigent une adaptation universelle de la femme, bien différente de la concentration impartie à l'homme, dont la vision se limite à son métier ou à sa profession. Lorsqu'elle est la jeune fille qui se prépare au mariage, la femme doit être l'incar-



nation de la beauté et du charme poétique, la compagne gaie et pleine d'entrain de son fiancé. Une fois mariée on attend d'elle qu'elle se métamorphose en une ménagère habile et une mère sagace. Son mari, à bon droit d'ailleurs, réclame qu'elle s'intéresse à son propre travail, sa carrière fût-elle aux antipodes de tout ce qu'avait connu sa femme jusqu'alors. Quand ses enfants sont tout jeunes ils exigent son attention entière, toutes les ressources de son énergie; quelques années plus tard ils la quitteront pour suivre leur propre destinée. Mère de famille, à la femme incombe la tâche gigantesque d'initier son enfant à la connaissance de l'Univers. Pour répondre aux exigences multiples de la vie, elle doit, telle l'omnisicent qui a une connaissance de toute chose, pouvoir faire face à tout. Le pédiâtre a le droit de se spécialiser dans les maladies infantiles. La mère, elle, doit avoir des connaissances pratiques sur la santé et l'hygiène au bénéfice de tous les membres de la famille, jeunes et vieux. Pour guider ses enfants jusqu'à la maturité elle doit se faire linguiste et moraliste, psychologue et théologienne, les initiant à leur langue maternelle, leur enseignant les principes du savoir-vivre et de la morale, ainsi qu'à faire leur prière.

Elle est la tour aux multiples fenêtres, le principe féminin immuable, éternel, d'où s'élancent ses fils, les spécialistes. L'homme est l'expert, celui qui a la maîtrise de son art. Sa psychologie est dominée par le "logos" - la raison - avec son pouvoir d'abstraire et d'analyser. D'où il s'ensuit qu'il est enclin à se concentrer sur un champ d'action unique et d'amener à la perfection un secteur de ce champ d'action. Il passe son temps à délimiter et à perfectionner de nouvelles sphères : la biochimie, la paléobotanique, la radiologie, l'électronique; et jusque dans les arts domestiques, domaine traditionnellement réservé à la femme, les réalisations d'experts, que ce soit la cuisine raffinée du "chef", la haute couture du modeliste de Paris, les innovations audacieuses de l'ensemblier-décorateur, sont habituellement l'œuvre des hommes. Sans le génie masculin de la spécialisation il n'y aurait pas de progrès, pas d'impulsion pour tourner les forces de la nature au bien de l'humanité. Cependant la spécialisation a toujours pour corollaire le risque de déformer et de fragmenter, à moins que chaque nouvelle découverte ne soit établie dans sa relation exacte avec le tout. Comme Chesterton le fait remarquer : "Les miracles même de l'esprit humain dont se fait gloire le monde moderne, et avec raison dans l'ensemble, seraient impossibles sans une concentration qui trouble l'équilibre pur de la raison bien plus encore que ne le fait le fanatisme religieux. Va-t-il donc falloir que l'humanité toute entière se fasse chirurgien ou plombier qualifié ? Va-t-il falloir que l'humanité toute entière se trouve atteinte de monomanie ? La tradition a décidé que seule une moitié de l'humanité se trouve atteinte de monomanie. Elle a décidé

Verserait dans la





que dans tout foyer il devait y avoir à côté d'un homme de métier, un "bon à tout faire". Mais elle a décidé aussi, parmi bien d'autres choses, que ce "bon à tout faire" serait une "bonne à tout faire". Elle a décidé que cette spécialisation et cet universalisme se répartiraient sur l'un et l'autre sexe".

La force de la femme n'est pas dans la maîtrise en un seul domaine mais dans l'universalisme qui la rend capable de mettre la main à peu près à n'importe quoi; et dans la faculté d'intégration qui tisse tous les fils de l'activité humaine en un dessin cohérent. L'élan spontané de la mère la pousse à nourrir le tout, et pas seulement l'esprit aux dépens de la sensibilité, l'esprit et le coeur aux dépens du corps, la vie de la nature aux dépens de la vie de la grâce.

La psychologie de la femme est dominée par "l'eros", l'amour, la force qui lie et unit. Elle est destinée à présider aux destinées du microcosme qu'est son foyer, et dans lequel se reflètent les apports des spécialistes. Elle est destinée à synthétiser les multiples aspects de la vie en un tout harmonieux.

STABILITE

Enfin la femme représente la stabilité. Les générations succèdent aux générations en une course sans fin, et il appartient à la femme d'être le flambeau par lequel se transmet l'héritage humain. La relation mère à enfant est un facteur si constant dans la vie de l'humanité que la mère paraît immuable, dans ses traits essentiels, à travers toute la succession de l'histoire. Eve berçant son premier-né, Niobé pleurant ses fils et ses filles massacrés, la mère Africaine portant son bébé attaché sur son dos, la mère royale revêtant son enfant de ses atours de soie, la maman américaine moderne qui pousse la voiture de son bébé dans la "Rue principale" toutes mettent le même son fondamental : l'amour de la mère pour son enfant sur quoi se fonde toute relation humaine. La psychologie moderne a montré que l'amour de la mère exerce une influence profonde sur la personnalité de l'enfant. Le bébé connaît sa première de l'amour avec sa mère et cette première relation personnelle et sociale informe toutes celles qui suivront. La personnalité en développement de la jeune créature humaine a besoin d'un centre stable, d'un refuge, d'une mère qui l'aide à faire un tout ordonné, compréhensible, de "cet immense chaos trépidant et bourdonnant" qu'est le monde. Là où cette stabilité fondamentale fait défaut, l'enfant pourra rester marqué par des terreurs persistantes et toutes sortes de troubles psychiques ou nerveux.

L'ethnologie éclaire le rôle de la femme en tant que facteur culturel. Elle représente le foyer, la demeure, le havre ou sans cesse revient l'homme après chacune de ses explorations de l'inconnu. Dans les civilisations primitives l'homme est chasseur, pêcheur, pasteur de

troupeaux, et les sociétés qu'il constitue sont nomades. Il avance continuellement vers de nouveaux terrains de chasse, de nouveaux pâturages. Mais la femme vient, par son influence, stabiliser la société. La mère s'ingénie à trouver une réserve de nourriture assurée pour ses enfants et elle est la première à découvrir la graine et à semer le jardin. Mais pour cueillir sa récolte elle doit demeurer près d'elle, et c'est ainsi qu'elle stabilise le mode de vie de tous les siens.

Dans son rôle maternel, la femme a besoin de permanence, d'une demeure fixe, d'un fond de régularité essentiel à la croissance de son enfant. Elle exigera toujours la stabilité, la sécurité - pas seulement physique, mais aussi psychologique. Elle a besoin d'enfoncer ses racines en un lieu donné. Elle a besoin de la stabilité d'une tradition fixée. Elle est la grande conservatrice et préservatrice des valeurs, recueillant la sagesse des ancêtres et la transmettant à ses enfants et aux enfants de ses enfants, dans le folklore et la légende, les coutumes et la tradition.

Dans les sphères de l'esprit aussi la mère représente une stabilité. Ce qu'elle offre de sûr c'est la sécurité spirituelle de qui a les yeux fixés sur le but à atteindre. "La mentalité de l'homme le précipite toujours dans un perpétuel inconnu; il a une soif irrépressible de changement, d'activité; il quitte le centre stable de la vie pour se lancer vers l'infini", écrit Peter Wurst.

Mais la femme représente la tendance opposée : la révolution intérieure autour d'un centre fixe qui donne à la vie une profondeur spirituelle. La mission de la femme c'est de protéger l'homme contre les dangers d'une agitation incessante de la volonté et de l'intelligence, et de le ramener perpétuellement vers l'autel de la vie. N'est-ce pas cette qualité qui permet à Monique de rester inébranlable au milieu du vagabondage intellectuel de son fils génial, et de le pousser, en fin de compte, vers sa grande mission d'Eglise ?

Ainsi qu'il en est de toutes les autres caractéristiques de la maternité, la stabilité intérieure de la mère trouve son parfait épanouissement en Marie, la tour d'ivoire, la citadelle inébranlable. Elle est l'étoile polaire, l'étoile de la mer qui ramène la race humaine vers le centre de la vie. Elle est le phare sans éclipse qui éclaire pour toute l'humanité le chemin du havre de retour.

Cette étude a brièvement esquissé quelques unes des qualités profondes que tous les siècles ont attribué à la mère; des caractéristiques qui tracent l'idéal, non point seulement de la mère de famille, mais de toute femme. Toute femme fidèle à cette vision des choses pourrait contribuer à alimenter cette résurgence profonde de vitalité naturelle dont la société a besoin pour se renouveler de l'intérieur.

